

MA LIBERATION DU CAMP DE CONCENTRATION DE NEUENGAMME

En tenue de bagnard, à la centrale de Blois, je purgeais les années de travaux forcés qu'un tribunal de Vichy m'avait infligées quand un beau matin je me retrouve en civil, mais encadré, avec d'autres camarades, de soldats allemands en armes qui nous conduisent, par le train à Austerlitz, puis en camion à Compiègne.

Après quelques jours, 2000 hommes formèrent un convoi: 100 personnes dans un wagon "40 hommes - 8 cheveaux" quittant Compiègne pour le camp de Neuengamme.

J'étais devenu en arrivant au camp le matricule 30918 De Mai 1944 à la libération je fus "homme cheval" trimballant durant 12 heures par jour la "4711" (ironiquement le nom d'une célèbre eau de cologne). Cette citerne recueillait chaque jour, en plusieurs voyages 5 tonnes d'excréments puisés au seau dans les latrines du camp.

8 à 10

Par l'intermédiaire de camarades avertis, il m'avait été recommandé de ne jamais répondre à l'appel des rassemblements de vieillards, de malades ou d'inadaptés, étant amputé aux deux mains, je devais être vigilant.

J'appris que même les transports par la croix rouge suédoise, suite aux tractations entre le Comte Bernadotte et Himler, n'étaient pas la libération ni le salut.

Un précédent convoi, sous la conduite des responsables suédois, encadré par un détachement SS, ayant traversé la petite ville de Bergen, avait été stoppé sur la route de Walle et les suédois, abusés par le mythe du camp de repos dont ils ne voyaient même pas l'entrée dissimulée plus loin dans la forêt, abandonnaient les déportés qui finissaient le chemin à pieds en colonne par cinq, c'était BERGEN-BELSEN, qui le 13 Avril 1945, n'est déjà plus qu'un immense charnier, la mortalité étant estimée à 90 %.

Enfin, un jour, vers le 8 Avril, je me suis laissé piéger en rentrant de l'extérieur vers le camp. Malgré une tentative d'échapper à la sélection, je fais parti d'un convoi. C'est le premier qui quittera le camp sans être ni douché, ni rasé, ni changé de ce que l'on nous désignait comme chemise. Le temps pressait.

Par le train nous partons vers l'inconnu, en principe Bergen-Belsen, mais les voies ayant sauté par les bombardements ce ne fut qu'une suite de marches et contre-marches sur toutes les voies ferrées de la région d'Hambourg. Les responsables de la

Reichsbahn essaient à vue de trouver un itinéraire pour notre destination, en vain.

Après des attentes interminables sur des voies uniques, dans des petites gares inconnues, après avoir déchargé, lors des nombreux arrêts, les quelques 50 % de morts qui empuantèrent les wagons, que les survivants enterrerent tant bien que mal le long du ballast, après 6 ou 7 jours de voyage, au cours duquel nous avons fini par perdre la notion du temps, l'ordre de débarquement finit par parvenir. Le périple reconstitué cela fait 737 kms.

Puis l'on repart encore pour une destination inconnue dans un paysage d'une tristesse infinie, parsemé de marécages; pour certains c'est le décauville, où les morts, mourants, survivants sont entassés pèle-mêle dans les bennes. Après une dizaine de kilomètres, le débarquement est relativement "humain" pour ceux qui descendent des remorques. Quant à ceux qui ont voyagé dans les bennes, elles sont basculées et déversées sans ménagement de leur contenu à l'entrée du nouveau camp.

C'est SANDBOSTEL: un camp de prisonniers de guerre du stalag X B, il y a 2000 français dans ce camp parmi 14000 prisonniers. Ils voient passer dans l'allée centrale le pauvre convoi loqueteux, fangeux, totalement déshumanisé. Ils sont saisis de stupeur, et c'est pour eux la soudaine révélation des réalités de la déportation.

Mais pour nous, entendre parler français, cela nous redonne un tonus dont nous avions bien besoin et puis nous pensons que, si près de prisonniers de guerre, nous ne risquions plus l'extermination, du reste nous ne voyons ici, ni potence, ni crématoire. Pourtant les conditions sont bien pires qu'à Neuengamme, près des lavabos il y a un tas de cadavres dont certains seront dépecés, pour en arracher le foie et ce qui reste de muscles fessiers, et faire rotir cette viande humaine sur un feu de bois arraché aux baraques.

Dans la nuit du 19 au 20 avril, des déportés affamés lancent un assaut désespéré contre les cuisines des prisonniers de guerre qui sont complètement mises à sac, les mitrailleuses crépitent, le 20 le spectacle est horrible. Les cadavres s'amoncellent.

Bientôt le typhus est dans le camp. Je n'y échappe pas, je suis à la dernière limite, je n'ai plus la force de m'épouiller, nous n'avons rien à manger, je suis dans un demi coma. Heureusement les SS, à l'approche des armées alliées, ont quitté le camp, les prisonniers de guerre nous prennent en charge et se répartissent les tâches: les français, le recensement et le ravitaillement, les russes l'assainissement du camp (il y a des milliers de morts à enterrer).

.../..

Les déportés français sont regroupés par département, le ravitaillement est difficile, mais les prisonniers de guerre abandonnent leur nourriture 2 jours par semaine au profit des 9000 déportés qui vivent encore le 20 Avril.

Le 25 avril commence le tri des malades et des valides. J'ai perdu toutes notions, je me laisse balloter. Je n'ai que des souvenirs épisodiques; je me revois sur une table de cuisine, nu, me faisant laver par des femmes allemandes. Une autre vision: je suis à l'hôpital dans un lit à étage, mais je couche seul cette fois, au lieu de trois, j'ai mes aises? Je me revois encore sous un hôpital de toile. C'est de la que je repartirai vers la France, mais l'amnésie, due au typhus, ne m'a pas permis de connaître la date du 8 mai comme celle de la capitulation sans condition de l'ennemi.

Enfin le 1er juin je débarque à Valenciennes: premier triage en France, déjà je suis ragaillardisé, tout le long du parcours, en Hollande, en Belgique, on s'occupe de nous. J'ai longtemps correspondu avec des Hollandais de Endoven. J'ai fait visiter la Tour Eiffel à un belge venu à Paris me rendre visite.

Le 2 Juin 1945, j'arrive enfin à Paris à l'hôtel Lutétia. C'est le jour de mon anniversaire que j'ai bien failli manquer.

A l'hôtel Lutétia nous étions assaillis par des gens qui, photo en mains, nous demandaient si nous avions connu cette personne. Nous lisions parfois comme un reproche "pourquoi vous, ici, pas lui"? Tout au moins c'était l'impression que j'avais devant la détresse de ces gens.

Je retrouve les miens, la santé est fragile, la convalescence est difficile et puis il faut réapprendre à vivre, chercher du travail, c'est un souci, et puis nous ne sommes pas toujours compris. J'ai pour ma part de grosses déceptions en apprenant que l'inspecteur de Police, à la base de mon arrestation, est devenu commissaire de police dans une ville de province que des personnes, qui avaient refusé de m'héberger pendant la clandestinité, étaient placées dans le comité de libération.

Ensuite j'ai repris la lutte que je n'avais jamais cessée, avec toujours l'espoir de jours meilleurs, souhaitant qu'aucun être humain, n'ait à revoir cela. Devise que je fais mienne: N'OUBLIONS JAMAIS.

Louis CHABANOIS
Ceyzériat